

Un irrépressible désir de drame

Mauricio Segura

Numéro 62, automne 2015

La tyrannie de la rumeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80145ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Segura, M. (2015). Un irrépressible désir de drame. *L'Inconvénient*, (62), 10–12.

UN IRRÉPRESSIBLE DÉSIR DE DRAME

Mauricio Segura

Avant que ne meure Gabriel García Márquez en avril 2014, son décès avait été prématurément annoncé une dizaine de fois dans les « médias sociaux », nouvelles parfois relayées par de grands quotidiens, notamment ceux du Mexique, où résidait l'auteur colombien. La plupart de ces publications présentaient l'information dans une dépêche succincte, voire expéditive, en usant de conditionnels prudents et en promettant, dans les minutes à venir, voire les heures suivantes, un article plus substantiel. Article qui ne paraissait évidemment jamais, et auquel ces journaux ne feraient aucune mention lorsqu'ils participeraient à la condamnation unanime et collective (ce dont notre époque raffole) de cette « guerre de rumeurs¹ » le lendemain. De sorte que lorsque l'auteur de *Cent ans de solitude* mourut pour vrai, plusieurs de ces journaux se montrèrent excessivement prudents. Qui avait confirmé le décès de l'écrivain ? Cet individu était-il seulement compétent ? L'écrivain n'avait-il pas été aperçu, tout sourire, devant sa demeure il y avait à peine quelques jours ?

Ces incongruités communicationnelles sont devenues monnaie courante ; on les trouve désormais distrayantes, pour ne pas dire vaguement comiques. En fait, depuis une dizaine d'années, depuis l'avènement de ce qu'on appelle communément les « réseaux sociaux », ces nouvelles fulgurantes, sans assises sûres, sans source déclarée, apparaissent sur nos écrans comme des stimuli, et nous les percevons de plus en plus comme des externalités de l'Internet.

J'ai donné l'exemple du décès de García Márquez, mais j'aurais pu tout aussi bien mentionner l'annonce de la fausse

démission de tel ministre pendant telle crise sociale, la nomination de tel PDG qui s'est avérée tantôt vraie, tantôt fausse, ou le scandale sexuel concernant tel animateur vedette de la radio, cloué au pilori sur Twitter et Facebook des mois avant d'avoir subi son procès. Ce sont tous des cas où les médias dits « traditionnels », tout comme les usagers des « réseaux sociaux », ont succombé non seulement à la course folle aux scoops, mais aussi, tel le protagoniste de la nouvelle *Minority Report* de Philip K. Dick, à la tentation étrange et exaltante de *devancer le réel*, de le battre à la ligne d'arrivée du présent.

La réaction devant cette déferlante de rumeurs en est une, généralement, d'amusement, sauf bien sûr si vous en êtes la cible ; une vigilance paranoïaque s'installe alors. La plupart (les politiques, les sportifs, les journalistes, les artistes, les PDG, pour ne nommer que ceux-là) redoutent la rumeur comme la peste. La preuve n'a-t-elle pas été faite à maintes reprises que celle-ci avait le pouvoir de salir, le temps de le dire, des réputations jusque-là immaculées ? D'enrayer des parcours parfaits ? Ceux qui en ont les moyens ne s'adjoignent-ils pas les services de conseillers en relations publiques (les désormais bien connus *spin doctors*) pour rediriger l'opinion publique dans le sens souhaité ? Quand on suit les gazouillis des politiciens sur Twitter, on constate qu'ils investissent ce réseau autant pour séduire des électeurs potentiels que pour désarçonner telle rumeur pouvant entacher leur image. Même dans la sphère entrepreneuriale, où l'objectif est de créer de toutes pièces la rumeur (les *buzz* si convoités) autour d'une personnalité ou d'un produit (voir l'article de Georges Privet sur la mise en marché des films), on procède

avec un soin maniaque pour éviter tout dérapage, toute perte de contrôle du « message ».

Comment expliquer ce retour en force de la rumeur, au-delà des « avancées technologiques » qui la permettent ? Que révèle ce phénomène sur notre époque ? Et puis, que nous apprennent les romans qui traitent de la rumeur ?

Un des meilleurs romans québécois des années 1950 fait de ce phénomène non seulement sa toile de fond, mais aussi le vecteur par lequel survient le drame. *Poussière sur la ville* (1953) d'André Langevin, réédité l'an dernier dans la collection « Boréal compact », frappe (à la relecture) par sa modernité. La narration souvent au présent de l'indicatif, la finesse des analyses psychologiques, l'utilisation parcimonieuse du monologue intérieur et surtout la mise en place d'un dispositif symbolique permettant plusieurs niveaux de lecture (dont une lecture philosophique) donnent l'impression d'un roman écrit par un auteur surdoué d'aujourd'hui. Outre ces qualités, cette œuvre présente dès les premières pages un protagoniste, le jeune docteur Dubois, victime de rumeurs persistantes dans la petite ville minière de Macklin. Apparemment, Madeleine, son épouse, le trompe. L'interprétation communément acceptée de ce roman veut que la rumeur soit une représentation des voix normatives de la Grande Noirceur, voix que le docteur Dubois réprouve, au point de défendre sa femme qui pourtant le cocufie. Il choisit de se faire l'avocat du diable face à toute une ville, en une sorte de sacrifice à la fois héroïque et tragique (il décide de rester à Macklin, en dépit du suicide de son épouse).

Aujourd'hui, quand on relit ce roman, ce sont surtout les personnages secondaires qui retiennent l'attention. Khouri, Jim, les « notables », le curé et tous les autres vaquent à leurs occupations sans grand enthousiasme, et semblent colporter des rumeurs pour tenter de vaincre l'ennui profond qui les habite. Le « gros Jim », par exemple, « de ses yeux malsains [...] trace à deux reprises sa petite trajectoire, depuis mon visage [celui du docteur Dubois] jusqu'à la fenêtre de Madeleine », et puis « il se fouille une narine d'un gros doigt velu² ». Comment ne pas voir en Jim une représentation de l'utilisateur lambda de l'Internet ? Comment ne pas admettre que ce personnage, c'est nous, emprisonnés dans le « village global » qu'on nous a tant vanté, hébétés devant nos écrans cathodiques, farfouillant nos narines, à l'affût du dernier « scandale » que nous offre la Toile ? Ce personnage est une allégorie de *l'irrépressible désir de drame* qui sommeille en chacun de nous et qui nous contraint, en des moments critiques de lassitude, à inventer des histoires.

Comme les personnages secondaires de *Poussière sur la ville*, nous oscillons continuellement entre le plaisir sadique de voir une personnalité se faire lyncher sur la place publique et le sentiment de honte engendré par un tel plaisir. Ce roman, qui illustre magistralement une société abruti et avide d'anecdotes croustillantes, de faux pas aux conséquences dramatiques, d'humiliations publiques, nous rappelle aussi que ce phénomène ne date pas d'hier, et qu'il trahit toujours chez ceux qui diffusent des rumeurs une « aliénation », comme on disait dans les années 1970. En refermant ce roman, il m'a

semblé indéniable qu'un processus de « déréalisation » est en cours dans les mentalités d'aujourd'hui. Pendant longtemps, je me suis méfié de la radicalité appuyée de la pensée d'un Jean Baudrillard, mais force m'est d'admettre que ce qu'il décrit inlassablement, essai après essai, s'est bel et bien produit. Je rappelle que ce phénomène de déréalisation (la « disparition du réel », disait-il) n'est possible, aux yeux de l'essayiste français, que parce que nous vivons au milieu de décombres, dans un monde où toute transcendance, qu'elle soit symbolique ou spirituelle, s'est volatilisée. Cette explication a le mérite de montrer que la confusion des valeurs est une condition *sine qua non* à l'établissement d'un climat propice aux rumeurs et aux humiliations publiques. Or, faisant sans doute montre de catastrophisme (le péché mignon de Baudrillard), ce raisonnement me semble insuffisant.

Si l'on se penche sur le phénomène de la rumeur, il est impossible de ne pas appeler à la barre *La lettre écarlate* (1850), ce roman de Nathaniel Hawthorne que tout bon écolier états-unien a lu. Un peu plus de 150 ans après la « chasse aux sorcières » qui a eu lieu au Massachusetts, l'auteur américain revient sur ces événements par le biais du personnage fictif de Hester Prynne, qu'une rumeur accuse d'adultère. Ce qui me frappe surtout à la relecture de ce roman (qu'on m'avait fait lire dans les années 1980 au cégep anglophone que je fréquentais), c'est le duel moral qui oppose Roger Chillingworth, médecin de profession et mari de Hester, cherchant à défendre son honneur à tout prix, et le pasteur Arthur Dimmesdale, l'amant présumé de Hester Prynne. Le premier, comme l'indique son patronyme, avec son verbe cinglant et ses ruses machiavéliques, donne froid dans le dos, alors que le second, comme nous laisse deviner son nom de famille, est affaibli, entre autres par une étrange maladie causée, dit-on, par la honte (sa honte secrète d'avoir entretenu une liaison avec Hester ?). Il est difficile de ne pas voir dans ce face-à-face une transposition de l'affrontement qui avait cours alors à Boston (et à Salem) entre les groupes sociaux ; il est difficile de ne pas y voir aussi la représentation d'une bourgeoisie qui finit par supplanter, au sommet de l'échelle sociale, la caste du clergé d'allégeance calviniste (puritaine, dirait-on aujourd'hui). Nathaniel Hawthorne semble expliquer l'« hystérie » qui s'empare de la population moins par une poussée de fanatisme religieux que par la situation de transition que vit alors la ville de Boston. La « chasse aux sorcières » et le délire qu'elle génère peuvent dès lors être interprétés comme une éruption de la fin, l'ultime (et vaine) tentative du clergé de s'accrocher au pouvoir.

De la même façon, l'analyse du roman *Poussière sur la ville* demeure incomplète si l'on ne s'intéresse pas aux « notables », au curé, aux quelques commerçants canadiens-français et aux patrons anglophones qui y figurent. Si ceux-ci cherchent tant à convaincre la population de Macklin de boycotter le cabinet du docteur Dubois (cet homme étrange, aux mœurs provenant des grandes villes, qui ne voit pas la nécessité de châtier son épouse, laquelle pourtant le trompe), ce n'est pas tant parce qu'ils sont scandalisés par les manières et le discours de celui-ci que parce qu'ils comprennent que sa présence et

ses idées mettent en danger leur pouvoir. Derechef, l'hystérie créée est clairement une réaction d'effolement, en vue d'une restauration.

Toutes proportions gardées, qui serait plongé aujourd'hui dans une situation aussi désespérée ? Dans son essai *So You've Been Publicly Shamed* publié cette année (Riverhead Books), l'auteur gallois Jon Ronson, observateur attentif des réseaux sociaux, se rappelle avec nostalgie les premières années de Twitter (de 2006 à 2009 environ), pendant lesquelles les utilisateurs croyaient avec allégresse avoir ravi une partie du pouvoir médiatique aux médias dits « traditionnels ». Les usagers dénonçaient les pratiques mal adaptées des quotidiens de notre temps, ainsi que les abus des entreprises, et ils voyaient leurs critiques rapidement prises en compte. En clair, selon l'auteur, on mettait au jour les pratiques douteuses d'une entreprise, celle-ci rougissait de honte, et se voyait obligée de rectifier le tir pour éviter un boycott et, par extension, la faillite. Bien que Ronson ait tendance à idéaliser ces « premières années », il n'en demeure pas moins qu'il décrit une certaine effervescence qui a bel et bien eu lieu. En outre, il dit vrai quand il prétend que ce régime cédera rapidement le pas à un climat de suspicion généralisée, créé de toutes pièces autant par les médias « traditionnels » que par les « réseaux sociaux » et leurs utilisateurs (trop souvent protégés par l'anonymat). Au sein de ces réseaux, on commença dès lors à prendre pour cible non seulement les sociétés, mais qui que ce soit, avec les dérapages que l'on sait.

Encore une fois, comment ne pas voir dans cette nouvelle hystérie collective (que vivent à peu près toutes les sociétés

dites modernes), où les rumeurs jouent un rôle de premier plan, le bruit de fond d'une bataille économique à finir entre les vieux empires du papier et les nouveaux empires numériques, californiens pour la plupart ? Comment ne pas voir dans cette déferlante de rumeurs « scandaleuses » au quotidien (et son corollaire obligé d'insultes, de vulgarités et d'invectives de toutes sortes) la désespérance d'empires qui se savent voués à disparaître (par exemple, les vains et incessants comptes rendus des quotidiens concernant les « débats » provoqués par les réseaux sociaux) ? Encore une fois, le public, qu'il fréquente les réseaux sociaux ou lise les versions papier ou numériques des quotidiens, est sinon instrumentalisé, du moins clairement pris entre deux feux. Comment ne pas reconnaître que nous traversons bel et bien une période de transition critique, passant d'un journalisme d'information (qui préconise l'objectivité, fût-elle illusoire) à un journalisme de communication (où les postures subjectives sont assumées, où la quantité prime sur la qualité de l'information, et où la communication tente par tous les moyens de passer pour de l'information) ? Ne constate-t-on pas déjà que ces mutations entrent en collision avec un système judiciaire adapté à d'autres règles et modalités, en plus d'altérer le jeu de la démocratie ?

Au-delà de cette restructuration économique, nous assistons aussi, en filigrane, à une restructuration des lois qui dictent ce qui peut ou ne peut pas être dit en public, où la rumeur, pour le meilleur et pour le pire, s'affirme de plus en plus comme la forme de communication par excellence de notre temps. Comme le rappelle à juste titre le sociologue français Jean-Bruno Renard, la rumeur est brève, instable (son contenu s'adapte au transmetteur) et éphémère, elle s'appuie fortement sur l'actualité, elle fait ressurgir de vieux préjugés et stéréotypes, elle connote une négativité redondante, elle présente une moralité d'une simplicité souvent binaire, bref, elle est l'image parfaite de notre temps³.

À la toute fin de *Poussière sur la ville*, le docteur Dubois croit apercevoir le « gros Jim » qui rentre chez lui en titubant, et il se fait cette réflexion : « Est-ce qu'il s'humanise ? Il se saoule maintenant⁴ ! » Le docteur Dubois ne croit pas si bien dire, puisque, mine de rien, il énonce là les deux plus grands traits d'une société obnubilée par les rumeurs et les châtiements publics, à savoir la conformité obligée à une norme et l'abandon de tout rapport ambigu, voire ludique, au langage. ■

1. Ana María Hernández G., « Desmienten muerte de García Márquez », *El Universal*, Caracas, 14 mai 2012.

2. André Langevin, *Poussière sur la ville*, Pierre Tisseyre éditeur, Montréal, 1953, p. 14.

3. Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999, p. 56-59.

4. André Langevin, *op. cit.*, p. 213.

